

3^e DIMANCHE APRES L'EPIPHANIE

S. Paul, dans l'épître, nous dit ceci : *Tâchez de faire le bien non seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes*. Notre célébration intime et privée de la vie doit devenir publique, eu égard aux menaces qui planent sur elle, aussi bien en son commencement, avec l'avortement, qu'à son terme, avec l'euthanasie, et tout au long de son cours, avec les attentats toujours plus rapprochés qui touchent tant les corps que les esprits.

Je voudrais dire d'abord, dans une société qui prend volontairement une pose agnostique ou athée, et donc finalement matérialiste, que la vie ne se résume pas à être une sorte de *maladie sexuellement transmissible* comme le disait je ne sais plus quel humoriste. Pour les penseurs nihilistes qui font l'opinion, exister est une fatalité, naître une condamnation à mort. Certes, vue d'en bas, la vie biologique a un commencement et elle a un terme. Et en rapprochant les deux extrémités dans un mouvement de l'esprit, nous pouvons avoir un battement de cœur, comme le psalmiste qui gémit sur la courte durée de l'existence terrestre. Mais si nous éprouvons ce vertige, celui d'être en équilibre entre deux néants, c'est précisément parce que nous ne nous réduisons pas à cette dimension biologique, purement périssable. Mon chat, lui, n'a aucune angoisse métaphysique sur sa finitude. Moi, oui, et c'est justement l'indication qu'une partie de moi-même transcende cette dimension périssable de mon être. Vue d'en haut, du point de vue non seulement de la raison mais aussi de la révélation, la vie est une chance formidable. Aussi disgraciée puisse-t-elle être sur terre, elle est un tremplin vers l'éternité. La rencontre des cellules reproductrices qui, pas plus que les autres cellules du corps, n'ont de personnalité métaphysique, produit un être nouveau, autonome, indépendant, et cela à tous les niveaux du vivant. Un être qui, pour l'espèce humaine, est doté d'un esprit qui, par sa nature même, est immortel. Il faut se convaincre de cette vérité : la conception d'un embryon dans le temps, dans l'écume de la matière de ce monde, aboutit, avec le concours divin, à la création d'un esprit immortel. Un être destiné à resplendir au firmament des esprits, comme le dit joliment le livre de la Sagesse. Et allant encore plus loin, avec l'espérance que le Christ nous a donnée grâce à la promesse de l'adoption filiale, un être destiné à entrer dans l'éternité de Dieu. Concevoir un enfant, c'est, pour un chrétien, engendrer non seulement un être immortel, mais encore un être immortel qui peut devenir fils adoptif de Dieu, devenir Dieu par participation ! Beau sujet pour un film fantastique !

Bien sûr, me direz-vous, il y a loin de l'apparence biologique, psychologique ou sociale à la réalité théologique. Nous pouvons, hélas, plus souvent faire la bête que l'ange... Et notre mortalité, avec tout son cortège de déficiences psychosomatiques, peut nous accabler. Au point que notre existence dégénère en *meditatio mortis* entrecoupée de divertissements pascaliens pour oublier notre triste sort. Alors faudrait-il concevoir notre vie d'ici-bas, *dans la vallée des larmes*, comme une existence larvaire avant la magnifique éclosion qui se produira au-delà de la mort ? Pas totalement. Même si le monde glorieux de la résurrection dépasse tout ce que nous pouvons imaginer de somptueux, des rayons de cette gloire ne cessent de venir illuminer notre existence crépusculaire d'ici-bas. Car le royaume de Dieu est déjà inauguré et l'Église, précisément grâce à sa dimension sacramentelle, est la partie pérégrinante de ce royaume. Par les sacrements de l'initiation – baptême, confirmation, eucharistie –, nous participons déjà, quoiqu'obscurément, à la vie céleste. Notre vie est déjà transfigurée, notre citoyenneté se trouve désormais dans le ciel comme le dit S. Paul. Notre appartenance au corps du Christ ressuscité transfigure le regard que nous pouvons porter sur notre existence et sur celle des autres. Si notre être de chair s'en va inexorablement vers sa corruption, comme le dit l'Apôtre, notre être spirituel, lui, peut se fortifier de jour en jour, à la mesure de notre fidélité à la loi évangélique. A mesure que notre trace ici-bas s'efface, que notre signature carbone s'effiloche, notre présence peut se densifier sur les rivages de l'éternité et notre corps spirituel s'y solidifier. Notre existence est un passage continu de la cité terrestre de la perdition à la cité céleste du salut. Ce passage, nous le vivons non seulement individuellement mais aussi communautairement. Car, comme le disent les Pères, la félicité des élus ne saurait être complète tant que manque un seul de leurs compagnons.

C'est pourquoi nous, qui avons la grâce de la foi et d'une raison droite, nous qui savons des choses que nos contemporains ont oublié et qu'ils ne veulent plus se rappeler, nous avons une responsabilité dans le combat des idées, surtout à la veille d'échéances électorales importantes. En ces temps marqués par le relativisme où, selon le mot de Benoît XVI, la conscience *est ramenée à un mécanisme commode d'excuse*, où elle apparaît comme *la justification d'une subjectivité qui ne veut pas se laisser remettre en question*, les chrétiens ont une obligation morale accrue : ils deviennent, en vertu de leur foi, l'ultime rempart d'une loi naturelle qui n'est plus connue, et en vertu de leur charité, ils sont appelés à éclairer à temps et à contretemps des consciences récalcitrantes.

Une action qui passe par la parole et par les actes. D'où le devoir urgent de former intellectuellement sa conscience et de se convertir moralement. Puisque la conscience de nos contemporains est obscurcie, les chrétiens doivent encore et toujours agir en témoins de la conscience. Et à cet égard, ce n'est vraiment pas un hasard si Benoît XVI a voulu béatifier personnellement le cardinal Newman, l'apôtre de la conscience au 19^e siècle. Oui, dès les origines, les chrétiens ont été les témoins de la conscience : face à l'oppression de la religion politique, en refusant de rendre un culte à l'empereur divinisé, face à l'immoralité publique, en défendant le mariage et – déjà – la vie naissante. Dans une lettre d'un anonyme du 2^e siècle adressée à un certain Diognète, on lit ceci : *Les chrétiens se marient comme tout le monde, ils ont des enfants, mais ils n'abandonnent pas leurs nouveaux-nés. Car ils sont dans la chair mais ne vivent pas selon la chair. Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont pour le monde*. Nous avons en effet un rôle de suppléance : aujourd'hui la foi supplée les carences d'une raison abrutiée dans la technique, l'action des chrétiens supplée les carences d'autorités publiques devenues incapables de prescrire aux mœurs ce qui est conforme au bien commun. Les carences de la société moderne obligent les chrétiens à un surcroît d'investissement dans des questions auxquelles pourtant la raison naturelle est en mesure de donner les réponses. Oui, il nous est toujours demandé plus. Car le bon grain doit croître plus et mieux que l'ivraie ne prospère.

Chers amis, marchons donc aujourd'hui pour la vie. Mais que notre souci de la vie ne se limite pas à une journée de notre agenda. Parlons aujourd'hui de la vie, mais surtout, nous dirait S. Jacques, mettons la parole en pratique de peur de nous abuser nous-mêmes. Sinon notre marche sera un *happening mondain* sans lendemain. Que notre souci de la vie irrigue donc notre agir quotidien. Le service de la vie peut paraître impossible, excéder nos forces, dépasser ce que nous sommes prêts à donner. Avec la grâce de Dieu, avec un cœur dilaté par la charité, il peut tout, même ce qui est impossible aux yeux des hommes !